

## NOUVELLES GÉNÉRALES

Liverpool, 17.—Le steamer *City of Brooklyn*, qui est arrivé ici, rapporte avoir passé en mer un vaisseau en flammes, à 150 milles au sud de l'île de Sable, le 9 courant.

On n'a pu savoir le nom du navire ni l'état de l'équipage.

Londres, 17.—Le *Evangelist* est venu à l'abordage avec le *Stath Clyde* de Glasgow, vis-à-vis de Douvres, cette après-midi. La chaudière du *Stath Clyde* fit explosion, et le navire sombra immédiatement après.

Cinquante-deux de ses passagers ont été noyés. Cinq ont été débarqués à Douvres, et on rapporte que quatre autres sont sauvés.

Augusta, Me., 18.—L'abolition de la peine de mort a été définitivement adoptée par les deux chambres de la législature; ce châtiment sera remplacé par la détention perpétuelle.

Madrid, 20.—Hier, le sénor Canova del Castella a lu au Cortes une dépêche annonçant qu'Estella, le château-fort des Carlistes, s'était rendu sans conditions, et que les Carlistes, mis en déroute à Penelata et à Vera, s'enfuyaient en France. Cette dépêche annonce aussi l'arrivée du roi Alphonse à Vergara.

Rio-Janeiro, 21.—Le gouvernement brésilien a passé contrat avec une maison de Londres pour la construction des ouvrages nécessaires à l'approvisionnement de l'eau pour cette ville. Le prix stipulé est de dix millions de dollars.

Paris, 22.—Le général carliste Dorregary s'est réfugié sur le territoire français; on considère que maintenant la cause carliste est perdue sans retour.

Vienne, 23.—La *Presse* dit qu'il y a 28,000 Herzégoviniens réfugiés dans la Dalmatie, et ils sont résolus de mourir de faim plutôt que de retourner chez eux.

Londres, 24.—C. E. et A. Dixon, marchands de Liverpool, ont fait faillite aujourd'hui; leur passif s'élève à \$3,500,000, et on croit que leur actif est considérable. Ils comptaient parmi les principaux actionnaires du *National Steamship Co.*, aussi les actions de cette compagnie ont subi une baisse considérable.

Londres, 24.—Winslow, le faussaire américain, a été amené hier matin devant le magistrat de police pour subir son examen préliminaire. Le colonel Cheesborough, dont les efforts ont réussi à faire appréhender Winslow, a dit qu'un officier américain était parti saisi des États-Unis pour se rendre en Angleterre. Il demande que Winslow soit incarcéré jusqu'à l'arrivée de cet officier. En conséquence, l'inculpé est envoyé en prison jusqu'au 2 mars.

Le prisonnier n'avait pas d'avocat.

Madrid, 24.—On dit que Don Carlos et Lizarraga, avec 22,000 hommes, sans artillerie ni provisions, font des efforts pour gagner la frontière française.

Vienne, 25.—La *Presse* de Vienne rapporte qu'une grande bataille a eu lieu en Herzégovine près de Vossojevich, et que les Turcs ont été complètement défaits.

Une dépêche au *Times* envoyée de Bayonne, jeudi, rapporte que Don Carlos et le général Caserta ont concentré leurs forces, consistant en 18 bataillons et 50 canons, à San Estaban, Iturm et Leiza.

Les dépêches du 28 février affirment que Don Carlos a traversé la frontière, et qu'il renonce à poursuivre une guerre désormais inutile.

## VARIÉTÉS

**Louise Lateau.**— Un journal de Rome dit que la pieuse ouvrière du Bois d'Haine, Louise Lateau, la stigmatisée, est près de sa fin. Depuis huit jours elle garde le lit. Presque toute relation avec le monde extérieur a cessé.

Vendredi dernier, les phénomènes de l'extase se sont produits comme d'habitude, seulement Louise n'a pas pu se lever, mais sa physiologie indiquait toutes les phases du ravissement.

La patiente continue de communiquer tous les jours, et elle a reçu l'extrême onction avec la ferveur la plus touchante.

Les médecins désespèrent de prolonger la vie de la stigmatisée.

**Les attrait de la présidence.**—A la chambre, un représentant, M. Knott, a décrit à peu près en ces termes les attrait de la magistrature suprême des États-Unis :

Un salaire de \$9,000; une maison d'un luxe extraordinaire, meublée, réparée, chauffée au prix de \$25,000 par an; un jardin rempli de plantes exotiques entretenu au prix de \$5,000; un secrétaire particulier à \$3,000 par an pour rédiger les écrits du président; deux assistants-secrets à \$2,500 pour faire le travail du secrétaire particulier; deux commis à \$2,256 pour faire le travail des deux assistants-secrets; une maîtresse d'hôtel à \$2,000 par an pour fournir la table présidentielle des vins les plus fins et des mets les plus succulents; puis \$6,000 pour livres, journaux, revues, papier, télégrammes et dépenses imprévues. Il est évident qu'une pareille situation doit tenter bien des gens.

**Un bœuf monumental.**—L'Etat de New-York se prépare à envoyer à l'Exposition de Philadelphie un superbe spécimen de la race bovine. Cet admirable animal, qui sera âgé de six ans le 28 mai prochain, ne pèse pas moins de 5,000 livres. Sa longueur, du bout de la queue à l'extrémité du mufle, est de vingt-cinq pieds; sa hauteur de vingt-deux mains. Ses auteurs ont tous deux été importés d'Angleterre; ils étaient, dans leur patrie, considérés comme de magnifiques individus. Il n'est pas gras, malgré ces énormes dimensions, et l'on estime qu'en pleine graisse son poids serait de 6,000 livres.

Cet animal monumental est actuellement visible à Middletown (New-York).

**Les mines d'or et d'argent de Comstock.**—Les grandes mines d'or, d'argent et de fer de la Nevada (États-Unis) sont assurément les plus riches que l'on connaisse. Elles paraissent inépuisables, bien qu'on en extraie chaque jour des quantités énormes de minerai. On n'y compte pas moins de vingt-quatre centres d'exploitation. Les puits descendent à la profondeur de 500 et 2,200 pieds. Les plus profonds sont ceux de *Savage* et de *Hale Noceross*. On se prépare à creuser jusqu'à 4,000 pieds où, d'après nos géologues européens, se trouve la limite extrême de la houille. Mais au filon de Comstock on a percé un tunnel à 1,800 pieds au-dessous du sol et l'on espère dépasser les limites assignées par la science moderne. La grande veine de la Bonanza comprend, d'après M. Luckhardt, l'auteur d'un rapport très-savant sur cette mine, trois masses distinctes de minerai, d'une grosseur énorme. Bien que les ingénieurs aient essayé depuis près de deux ans d'en déterminer les limites, il leur a été impossible jusqu'ici de les constater positivement. Mais on suppose qu'elle s'étend sur un longueur de 900 pieds au sud-est et au nord-est. Quant à son épaisseur, elle varierait entre 100 et 300 pieds. L'or et l'argent y sont répartis très-irégulièrement. Dans certains cas, la tonne ne vaut pas plus de 50 dollars; mais un choix minutieux des parties à explorer permettra de porter cette valeur à 300 et même 500 dollars. La moyenne est de 150 dollars. On extrait chaque jour du puits de la Virginie de 450 à 580 tonnes. Cette partie de la mine devant être épuisée dans deux ans, d'après les calculs des ingénieurs, la quantité de minerai extrait aura atteint la valeur de 80,000 dollars par jour. M. Luckhardt estime à 60 millions de dollars la Bonanza tout entière, en ce qui concerne évidemment la partie connue. Elle fournira annuellement, et pendant plusieurs années de suite, plus de 25 millions de dollars d'or et d'argent en barre.—T. L.

## PLAISANTERIES

—La meilleure des chansons à boire est celle qui tient dans un vers.

—Si le pain se coupe avec un couteau, le vin se coupe avec de l'eau.

—Si vous voulez entendre parler franc, n'écoutez pas les hommes d'argent.

—Pour faire beaucoup de carambolages au billard, il faut en faire par bandes.

—Le jour tombe toujours lorsque la nuit vient; cela s'explique:—il n'y voit plus clair et... patatras!

—Les enfants turcs courent tête nue jusqu'à l'âge de douze ans, époque à laquelle on leur donne des cadottes.

—Dire d'une personne qu'elle a un cœur d'or, ce n'est pas dire qu'elle a le cœur tendre, l'or étant un métal dur.

\* \*

—On lit dans un feuilleton en cours de publication :

« Bon gré mal gré donc, il se vit entraîné dans l'orbite de la baronne. »

Eh bien! vrai, elle doit en avoir un œil, cette baronne-là.

Et il faut qu'il vous fascine joliment pour que l'on tombe dedans.

Oh! ces feuilletonistes!

\* \*

—Le *Tam Tam* est perplexé.

Pourquoi, demande-t-il, appelle-t-on les représentations diurnes des théâtres des *Matinées*, puisqu'elles ont lieu à deux heures de l'après-midi?

Pourquoi dit-on toujours *raïle comme la justice*?... C'est surtout l'injustice que l'on trouve raïle.

Les personnes qui m'indiqueront des raisons plausibles pour m'expliquer ces anomalies, recevront gratis mon grand *Traité sur la difficulté qu'éprouvent pour vivre dans leur barbe les personnes qui n'en ont pas*.

\* \*

Extrait d'un journal d'outre-Rhin :

Sur une des stations des chemins de fer de l'Allemagne du Nord, un train est prêt à partir; arrive en courant un monsieur qui crie à haute voix : M. Muller! M. Muller! un des voyageurs sort sa tête d'une des portières et reçoit du monsieur un soufflet bien appliqué.

Là-dessus le voyageur sort du wagon, fait appeler le chef de gare, et une explication s'en suit; ce dernier, en s'adressant d'abord au voyageur qui avait reçu le soufflet, lui demande : —Comment vous appelez-vous?

—Je me nomme Wolf.

Mais alors, cette affaire ne vous regarde pas du tout; ce monsieur appelle Muller et vous sortez la tête... remontez bien vite dans votre compartiment.

Il donne le signal et le train part.

## LE BRANDON DE DISCORDE

ou

## LE MASSACRE DE LACHINE

—

CHAPITRE IV.

JULIE ET ISANTA.

Dans une chambre contiguë à celle de M. de Callières, deux jeunes filles étaient assises et discutaient, à voix basse et tremblante, la cause du tumulte que l'on entendait près du Fort. Toutes les deux savaient que l'on préparait une expédition contre les Iroquois, mais elles étaient bien sûres que le départ n'avait pas encore eu lieu, car M. de Callières les en aurait informées la veille au soir. Elles s'étaient demandé si le tumulte n'était pas causé par une attaque des Iroquois; mais la présence de la plus grande partie des soldats à l'intérieur du Fort était un indice certain que ces terribles sauvages n'avaient pas encore fait leur apparition. Après s'être perdues en conjectures, les jeunes filles se résignèrent à attendre l'explication que leur donnerait M. de Callières, leur protecteur, à qui elles s'en rapportaient pour toutes les nouvelles à l'intérieur et à l'extérieur du Fort.

Julie du Châtelet, dont nous avons déjà mentionné le nom, venait d'avoir dix-huit ans, l'âge où la jeune fille devient femme par le caractère. Elle était grande, mais parfaitement proportionnée. Son visage oval joignait une grande beauté à une expression de douceur inaltérable. Ses yeux grands, noirs et vifs étaient ombragés par de longs sourcils. Sa chevelure noire et épaisse tombait en touffes brillantes sur un cou d'une blancheur d'ivoire. Mais ce n'était pas seulement par sa beauté que Julie du Châtelet commandait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient. Dès l'enfance, son esprit avait été nourri de ces connaissances solides qui permettent à une femme de ne pas toujours rester absorbée dans les conversations frivoles des salons et de se livrer à des occupations plus sérieuses que la broderie et autres passe-temps frivoles. M. de Callières, qui dans sa vie active de soldat, n'avait jamais oublié ses auteurs classiques, s'était muni d'une collection de bons auteurs qu'il regardait comme la plus précieuse partie de ses bagages et qu'il emportait dans tous ses voyages. Sa pupille, Julie, avait accès à cette bibliothèque; M. de Callières se faisait un plaisir d'agir comme son précepteur, et, en son absence, il était remplacé par un des chapelains des troupes. La pupille de M. de Callières était ainsi devenue une des femmes les plus instruites de la colonie, et, sous ce rapport, elle ne le cédait en rien aux dames les plus accomplies de la cour du roi de France.

La compagne de Julie du Châtelet était une jeune sauvage de son même âge qu'elle et que l'on appelait Isanta, nom qui, dans le dialecte huron, signifie « lys de la forêt. » Cette jeune fille avait été amenée dix ans plus tôt à Montréal par le Serpent, avec d'autres captifs; elle appartenait à la nation huronne. Elle était aussi intelligente que belle et avait attiré l'attention de M. de Callières qui résolut d'en faire la compagne de sa pupille. Dans ce but, il paya sa rançon, se chargea d'elle et la fit instruire et baptiser par les missionnaires. Julie du Châtelet se prit d'une vive affection pour la compagne des jeux de son enfance. Travaux, chagrins et plaisirs, tout était commun entre elles; deux sœurs ne se seraient pas aimées davantage.

La jeune Huronne était aimée de tous. Elle commandait l'affection. Simple, vive et sincère, elle était chérie de tous les colons. En outre, parmi les femmes de sa race, c'était une beauté. Ses traits ne présentaient pas les défauts que l'on remarquait chez les naturels de sa tribu; ils étaient fins, délicats; on eût dit une femme du midi de l'Europe plutôt qu'une sauvage du Canada. Ses yeux surtout impressionnaient au premier abord. Ils étaient grands et rêveurs, et, par moments, on eût dit que la jeune fille était absorbée par quelque contemplation mystérieuse, céleste. Dans ces instants elle semblait soumise à quelque charme que rien ne pouvait dissiper, pas même la voix douce et joyeuse de Julie du Châtelet. Elle portait le même costume que sa compagne, et, à la grâce naturelle à l'enfant des forêts, elle joignait tous les avantages du maintien d'une Européenne. Le seul indice de son origine était un collier de perles qu'elle portait constamment depuis qu'elle vivait parmi les Européens et qu'elle n'avait jamais voulu quitter, même à la sollicitation pressante de son amie, Mlle du Châtelet.

Rompant le silence qui durait depuis quelque temps : « Je me demande, dit Julie à sa compagne, quelle est la cause du bruit que nous avons entendu ce matin près du Fort? »

—Les Abénaquis se seront enivrés, répondit Isanta.

—Mais on a tiré des coups de feu et nous avons entendu de grands cris, objecta Julie.

—C'est que les Abénaquis, reprit Isanta, auront bu de l'eau de feu et, dans leur ivresse, ils auront pris quelques-uns des leurs pour des Iroquois et tiré sur eux. Ne vous ai-je pas dit, quand nous avons entendu les coups de feu, que le son venait du côté de la clairière? Or, vous savez que, des deux côtés de la clairière, la forêt s'étend jusqu'au lac, et que, dans le cas d'une attaque, les Iroquois doivent venir par là?

—Oui, vous m'avez dit cela, Isanta; mais je ne crois pas que les Abénaquis aient bu, parce que le marquis de Denouville a donné les ordres

les plus strictes de ne pas vendre de spiritueux aux sauvages.

—Et les Abénaquis se soucient bien des ordres du marquis! Quand on refuse de leur vendre l'eau de feu, ils la volent.

—Ah! Isanta, vous détestez encore les Abénaquis, et je crains bien que vous ayez oublié les leçons du père Martin qui nous commandent de pardonner à nos ennemis!

—Les Abénaquis ont tué ma mère et ma sœur; puis-je oublier cela?

—Et vous vengeriez leur mort si vous le pouviez? Mais, malgré tous les efforts de nos missionnaires, les Abénaquis sont païens, et vous, vous êtes chrétienne, Isanta.

—J'hésiterais peut-être à venger de ma main la mort de mes parents, mais je ne serais pas fâchée de voir les Iroquois accomplir cette vengeance.

—Hélas! Isanta, je crains que vous oubliiez les enseignements de notre sainte religion!

—Êtes-vous chrétienne, Julie?

—J'espère que oui.

—Eh bien! si vous voyiez le Serpent tuer le lieutenant Belmont comme il a tué mes parents, et si, un instant après, M. de Callières tuait le Serpent, blâmeriez-vous l'acte de M. de Callières?

Julie rougit et répliqua, d'un air confus : « Vous radotez, Isanta, et vous voudriez me faire partager vos folies! »

La Huronne resta quelques instants silencieuse, puis, tout-à-coup, elle reprit :

« Quel âge a le lieutenant Belmont? »

Le visage de Julie devint pourpre, et elle reprit timidement :

« Comment le saurais-je, Isanta? Mais pourquoi me faites-vous cette question? »

—Parce que je pensais à mon frère, celui que le Serpent n'a pas pu tuer en même temps que le reste de ma famille, et ce frère aurait vingt-cinq ans s'il vivait jusqu'à la prochaine chute des feuilles.

—Eh bien! Isanta, je ne sais pas au juste quel est l'âge du lieutenant Belmont, mais j'ai entendu dire à M. de Callières qu'il a de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Mais comment avez-vous appris que votre frère est mort et pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé avant aujourd'hui?

—Je ne l'ai entendu dire qu'hier. Le Serpent a envoyé un Abénaquis me dire qu'il avait un Iroquois prisonnier, et cet Iroquois aurait dit qu'il avait pris mon frère et l'avait mis à mort. Je ne crois pas à cette nouvelle. Mon frère était un chef trop puissant pour s'être laissé prendre par un Iroquois. Je serais allé voir le prisonnier hier et j'aurais su de lui la vérité, si M. de Callières ne nous eût pas enjoint de rester dans nos chambres jusqu'au départ de l'expédition. Mais je le verrai ce soir à tout prix.

—Vous ferez mieux de rester ici jusqu'à l'arrivée de M. de Callières. Il nous dira tout.

—J'aimerais mieux questionner M. de Belmont que M. de Callières.

—Et pourquoi, Isanta? demanda Julie en regardant la Huronne d'un air tout-à-fait étonné.

—Parce que, répondit Isanta, le lieutenant Belmont est beaucoup plus jeune que M. de Callières, et que je suis bien plus à l'aise avec un jeune homme qu'en face d'un vieillard.

Julie partit d'un grand éclat de rire à ce naïf aveu de sa compagne; mais se reprisant aussitôt : « N'aimeriez-vous pas autant interroger M. Tambour que le lieutenant Belmont? »

Isanta fixa un instant Julie avec un air de gravité et répondit d'un ton emphatique : Non!

—Monsieur Tambour aurait-il eu le malheur de vous déplaire?

—Jamais. Au contraire, il m'a toujours traitée avec bienveillance. Quand je suis seule, il m'accompagne, et la semaine dernière, il aurait transpercé le Serpent qui avait osé m'adresser la parole, si je ne l'eusse pas empêché.

—Mais, dites-moi, Isanta, aimez-vous M. Tambour pour tous ces services?

—Monsieur Tambour me dit que, pour tous ses services, il ne demande qu'un sourire de moi. Mais dites-moi, maintenant, si vous aimez le lieutenant Belmont?

A cette question si subite, Julie du Châtelet pâlit et rougit tour à tour. Puis, jetant sur sa compagne un regard significatif :

« C'est une question que je ne me suis jamais faite à moi-même et à laquelle il me serait bien difficile de répondre. »

—Si j'étais Julie du Châtelet et si j'aimais le lieutenant Belmont, reprit Isanta d'un air sérieux, je ne laisserais pas ce secret me ronger le cœur, mais je le confierais à Isanta.

Julie du Châtelet, qui connaissait trop bien la nature franche et ingénue de sa compagne pour se formaliser de ses paroles, mais qui désirait, en même temps, donner un autre tour à la conversation, reprit en souriant :

« Si vous vouliez être franche, Isanta, je vous demanderais une réponse à la même question au sujet de M. Tambour. »

—Julie du Châtelet, répondit la Huronne, je ne saurais dire que je l'aime, car ce ne serait pas la vérité.

—Mais vous a-t-il avoué son amour?

—Bien des fois.

—Et qu'avez-vous répondu, Isanta?

—Rien; parce que j'aurais craint de l'affliger, et l'on m'a enseigné à ne pas faire de peine aux autres.

A ce moment, on entendit à la porte quelques faibles coups précipités, et un instant après entra M. Tambour, faisant un gracieux salut, qui indiquait qu'il n'avait point passé toute sa vie dans les camps.

« Vous arrivez au bon moment, M. Tambour, dit Julie. Nous sommes très-inquiètes d'apprendre quelle est la cause du tumulte ce matin,